

PARATEXTUALITÉ COMME PROBLÈME THÉORIQUE ET CRITIQUE

En France, on le sait, la paratextualité est devenue un problème théorique et critique général sérieusement pris dans son ensemble, et à la mode en quelque sorte, depuis *Palimpsestes. La littérature au second degré*, de Gérard Genette (1981) à qui revient le mérite de forger le terme et d'y proposer un sens générique. C'est de cette façon que la paratextualité, accompagnée des notions «mères» et «soeurs» telles que transtextualité, architextualité, intertextualité, hypertextualité ou métatextualité, a acquis ses lettres de noblesse. Cela ne veut point dire que le phénomène était inconnu, loin de là. La conscience de l'importance des noms d'auteurs et d'éditeurs, des titres, sous-titres, intertitres, préfaces, épigraphes, dédicaces, tables des matières, postfaces, etc, semble aussi vieille que le phénomène littéraire dans son sens le plus large possible où *oeuvre* couvre les belles lettres et *texte* le reste du domaine littéraire. De cette manière, comprise ainsi, la paratextualité est une pratique littéraire généralisée où l'écriture, la rédaction, l'édition et la lecture, chacune d'elles pour son compte, donnent matière à réflexion sur une évolution, une spécificité, une pragmatique et sur de nombreuses manifestations particulières, tant littéraires qui nous intéressent ici principalement qu'artistiques – par exemple, musicales, picturales, filmiques – avec leur *differentia specifica*.

Quant à la conscience théorique et critique, à parcourir les bibliographies, un nombre important d'ouvrages et d'articles se laisse dégager dans les années soixante-dix, spécialement autour de 1970–1975. Il est cependant à noter qu'il s'agit là d'études plus ou moins développées mais, en réalité, ponctuelles, consacrées aux titres, aux préfaces ou aux prologues. Parmi les problèmes paratextuels les plus étudiés l'on doit compter celui du titre. Et cela au point que de l'avis de certains spécialistes, ces études ont déjà accédé au statut d'une science à part entière et du nom de *titrologie*.

Le premier à avoir introduit ce nom a été Claude Duchet, dans son article „*La fille abandonnée et La Bête humaine. Eléments de titrologie romanesque*” paru en décembre 1973 dans la revue *Littérature*. Celui auquel on attribue le mérite le plus grand à cet égard est Léo Hoek, dont l'ouvrage *Pour une sémiotique du titre* (1973) marque le pas décisif dans la constitution de ladite *titrologie*. Son ouvrage sur *La marque du titre. Dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle* (1981) en constitue un ample développement. En 1973 toujours, Jacques Dubois qui étudie *L'Assommoir de Zola* valorise le problème de ce que certains appellent le discours intitulant. Ces études nous paraissent de haute importance par le fait de poser l'un des éléments de la problématique paratextuelle en termes d'une théorisation plus ou moins stricte. Et

incontestablement, celle-ci avait des suites positives pour la constitution de la paratextualité en un domaine d'études de plus en plus autonome.

Un intérêt spécial des critiques se porte aussi sur le discours préfaciel qui, avant d'être devenu un objet d'études paratextuelles, restait essentiellement dans le domaine de la sociocritique et/ou de la critique génétique. Ce n'est qu'après, depuis *Palimpsestes*, comme nous venons de le dire, avec *Seuils* du même Genette en 1987, notre référence principale, et avec le numéro 69 de *Poétique* publié conjointement, fruit du travail collectif d'un séminaire de l'EHESS, comme l'écrit Genette¹, que la problématique paratextuelle s'est développée pour pouvoir finalement proclamer une autonomie comparable aux autres textualités, «mères» et «soeurs» dont l'importance pour une prise de conscience moderne du phénomène littéraire n'est sujette au moindre doute. La réflexion sur la paratextualité a des chances d'y contribuer dans la mesure comparable.

De manière générale, la paratextualité désigne une stratégie textuelle globale. Pierre-Marc de Biasi, dans son article tiré du *Grand Atlas des Littératures* (1990b: 26–27), parle des «points stratégiques du texte». N'y recourant que deux fois au terme de paratexte, il en saisit bien le sens et décrit synthétiquement sa situation de départ:

Quelle que soit son appartenance générique, le texte se présente sous la forme d'un objet en trois dimensions (le volume) dont la vocation est de s'ouvrir pour en déployer une quatrième: celle de la durée potentielle de la lecture (p. 26).

Dans ce sens-là, le phénomène de la paratextualité dans son aspect pratique – une *praxis* – concerne l'existence, la mise en oeuvre et le fonctionnement de ce que P.-M. de Biasi nomme par un terme réussi «dispositif minimal de prise de contact entre le texte et son lecteur». P.-M. de Biasi prend ce dispositif pour minimal parce qu'il n'étudie que le titre, l'incipit (début de l'acte de lecture: «ici commence le livre...») et l'explicit/clausule (achèvement: «ici finit le livre...») du livre. Tandis que le sens de la paratextualité qui se laisse définir d'abord comme un dispositif de prise de contact, s'élargit au fur et à mesure de la réflexion qui s'approfondit de plus en plus. Car, par un consentement tacite, le dispositif de prise de contact ne se limite pas, à présent, à cet «appareil protocolaire» immédiat de l'entour-texte, pour recourir à la terminologie de Randa Sabry², mais fait aussi envisager les effets du «hors-texte» dont l'immédiateté relève le plus souvent du régime qu'on devrait dire accessoire ou accidentel.

Pareille en cela à la transtextualité, l'intertextualité, l'architextualité, la métatextualité et autres textualités du même registre, la paratextualité reste essentiellement relationnelle. Elle sert à rendre explicite la relation que le texte (pouvons-nous le dire principal?) – que les lecteurs identifient, le plus souvent, à l'oeuvre tout court – entretient avec d'autres signes textuels verbaux et non-verbaux. Ces derniers, d'ailleurs, comme illustration, photographie, dessin, couverture (celle-ci avec ou sans illustrations, photographies, dessins), occupent toujours peu l'attention des spécialistes en la matière. La paratextualité que nous disons ici relationnelle est encore par son essence relative car sujette à des évolutions diachronique et

¹ Dans une concise Présentation qu'il fournit à ce numéro de *Poétique*.

² Dans l'excellent article «Quand le texte parle de son paratexte» du numéro paratextuel de *Poétique*.

synchronique selon les civilisations et les époques. Au dire de Genette (1987: 9), l'importance de la paratextualité se manifeste pleinement dans le fait que:

[...] on peut sans doute avancer qu'il n'existe pas, et qu'il n'a jamais existé, de texte sans paratexte. Paradoxalement, il existe en revanche, fût-ce par accident, des paratextes sans texte, puisqu'il est bien des oeuvres, disparues ou avortées, dont nous ne connaissons que le titre [...]

Pour Genette, le *paratexte*, auquel il consacre *Seuils*, ouvrage qui reste jusqu'aujourd'hui la référence capitale, se définit comme „ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public” (1987: 7). Par là, Genette opère une distinction qui n'est qu'apparemment évidente à l'esprit. Distinguer *livre* et *texte/oeuvre*, comme il le fait, revient à souligner avec force la différence entre la matérialité de l'objet *livre* dans son fonctionnement social et la littéarité de l'objet esthétique. Des deux – *texte/oeuvre* – trois: *texte/oeuvre* → *livre*; l'ontologie de l'objet *livre* croise l'esthétique de l'oeuvre d'art littéraire et les deux, la matérialité et la littéarité, croisent la sociologie de la littérature.

Dans la Présentation du numéro 69 de *Poétique* déjà évoquée, Genette met en évidence cette complication ainsi:

[...] Or le paratexte n'est ni à l'intérieur ni à l'extérieur: il est l'un et l'autre, il est sur le seuil, et c'est sur ce site propre qu'il convient de l'étudier, car pour l'essentiel, peut-être, *son être tient à son site*.

Pour la première fois nous avons été sensibilisé à cette complication – qui est en réalité une co-implication de l'ontologique et de l'esthétique – par *Dzielo literackie jako ksiązka*, ouvrage de Danuta Danek (1980) dont l'intérêt est grand même si l'auteur consacre le plus d'attention à l'étude de l'aspect «titrologique» du *corpus* d'oeuvres romanesques du XVIII^e siècle. Le titre de son ouvrage traduit littéralement – *L'oeuvre d'art littéraire comme livre* – pourrait sans doute être dit emblématique du principe fondateur de la paratextualité en tant qu'un phénomène et une pratique où – nous l'avons constaté – la conscience de la matérialité de l'objet *livre* et de la littéarité de *l'oeuvre d'art littéraire* sont censées rester complémentaires.

A la lumière des remarques introductives de Genette, le paratexte dans sa fonction d'*accompagnement*, jouit d'une situation paradoxale que, chez lui, traduit la métaphore du „*seuil*”. Compte tenu de celle-ci, le pluriel de *Seuils* du titre de son ouvrage suggère d'emblée qu'il existe plusieurs éléments qu'on pourrait dire paratextuels. Pour expliciter le paradoxe évoqué l'auteur de *Seuils* recourt, en note, à l'ouvrage de J. Hillis Miller intitulé *Deconstruction and Criticism* où le paradoxe s'explique essentiellement par le caractère antithétique du préfixe *para* désignant:

à la fois la proximité et la distance, la similarité et la différence, l'intériorité et l'extériorité. [...] Une chose en *para* n'est pas seulement à la fois des deux côtés de la frontière qui sépare l'intérieur et l'extérieur: elle est aussi la frontière elle-même, l'écran qui fait membrane perméable entre le dedans et le dehors. Elle opère leur confusion, laissant entrer l'extérieur et sortir l'intérieur, elle les divise et les unit (Genette 1987: 7, note 2).

A la suite de cette citation «*seuil*», «*vestibule*», «*lisière*», «*frange*», les métaphores que Genette fournit, retrouvent toute leur force évocatrice pour permettre de situer le paratexte. Défini spatialement et, en même temps, matériellement comme une limite imprécise, une *zone de transition*, le paratexte manifeste non seulement sa situation

entre l'intérieur et l'extérieur, à l'intérieur et à l'extérieur en même temps, mais aussi la conséquence de cette situation ambiguë qu'est la double activité qu'il exerce. Il exerce son activité non seulement pour permettre au lecteur de transiter à l'intérieur du texte mais aussi de l'aider dans l'identification, la recherche, l'achat et, par conséquent, la lecture du livre. C'est pour cette raison l'auteur de *Seuils* complète la transition par la *transaction* où la dimension sociale du paratexte entre en jeu. Dans la Présentation du numéro 69 de *Poétique* évoquée, cette action du paratexte est dite :

[...] aussi méconnue qu'efficace. Méconnue par le public, qui la subit souvent sans la percevoir; méconnue des spécialistes, qui parfois dédaignent de considérer ces bagatelles de la porte, ou pour le moins de les considérer selon leur statut spécifique, tantôt les intégrant trop étroitement à l'oeuvre qu'elles accompagnent, tantôt les traitant trop extérieurement en simples documents auxiliaires (Genette, *Poétique* 1987: 3).

Dès l'Introduction de *Seuils* Genette insiste sur la double activité de ce qu'il nomme ici ironiquement «bagatelles de la porte». Le paratexte *présente* l'oeuvre par son pouvoir de *transition* et la *rend présente* par sa dimension de *transaction* sociale. Assurément, la première activité ne concerne que ces quelques éléments paratextuels qu'on devrait dire les plus extérieurs, si l'on peut les situer ainsi. Son rôle est d'annoncer le nom de l'auteur, le titre, éventuellement le sous-titre du livre, son appartenance générique, par exemple, *roman*. A cet égard, Danuta Danek parle de la fonction d'identification qu'elle limite cependant – et à tort, me semble-t-il, au titre, comme si les autres éléments paratextuels de la page de titre ne servaient pas – certes, à des degrés différents – à identifier le livre (Danek 1980: 76 et ss), le situer, classer ou cataloguer. Notons au passage que, pour Danek, le titre a cette autre fonction fondamentale d'introduire le lecteur à l'univers littéraire. Elle parle alors du *métadiscours initial* lequel répondrait à ce que Genette nomme la transition. *Grosso modo*, la transaction genettienne se résumerait donc dans la fonction d'identification chez Danek.

Juste à côté du nom de l'auteur, de l'éditeur, de la date d'impression, le titre en tant qu'intitulé, ce *métadiscours initial* (Danek 1980) au statut ambigu, remplit d'abord la fonction d'identification qui le fait placer à l'extérieur du texte et identifier à l'instance auctoriale. Selon cette logique-là, à la fonction d'introduction répond cette autre face du même titre où – mais seulement pour le lecteur réel – la responsabilité est assumée beaucoup plus par le narrateur. Ainsi donc le titre dans sa fonction d'identification, dépendant de l'auteur, affiche son autonomie. Elle est, certes, relative à l'égard du titre introduisant à travers l'incipit dans le domaine du narrateur. Là, le titre s'avère interdépendant. Il s'inscrit dans le réseau de relations qui sont généralement soit de type métonymique soit métaphorique. Georges Jacques (1987), auquel nous nous référons principalement dans ce paragraphe, nomme la première relation «en clair» (son exemple est *Maigret à Vichy*), la seconde «en code» (*Le Rouge et le Noir*).

Dans une acception élargie, ce terme qui renvoie à la terminologie genettienne et signifie, chez lui, la seconde activité du paratexte, le lieu du commentaire auctorial et/ou éditorial et de *transaction* sociale signifie chez les deux auteurs la faculté pragmatique et stratégique du paratexte. Servant d'entourage matériel et d'encadrement textuel, exerçant une action sur le lecteur, le paratexte, «cette frange aux limites indéfinies qui entoure d'un halo pragmatique l'oeuvre littéraire» (Genette, *Poétique*

1987: 3) dévoile cette dimension à la fois pragmatique et stratégique aux modalités de laquelle Genette consacre le plus d'attention.

Dans cette optique, *texte/oeuvre* → *livre* sciemment conçue et consciemment lue comme une totalité où tout élément joue dans la logique de l'ensemble, répond aux enjeux paratextuels. Le paratexte auctorial, éditorial et auctorial présenté comme éditorial (exemples célèbres du Montesquieu traducteur des *Lettres persanes* ou du Rousseau éditeur de *La Nouvelle Héloïse*) par la *force illocutoire* du message qu'il véhicule (Genette 1987: 15) tente d'instaurer une interaction pleinement pragmatique afin d'agir sur le lecteur pour diriger sa lecture. Compris dans sa valeur d'acte de langage, le paratexte ne traduit pas uniquement l'intention ou l'interprétation de l'auteur, mais impose un mode de lecture. Genette parle à ce moment de la force paratextuelle „d'un conseil, voire d'une injonction” (*ibid.*: 16).

Si, dans tout ce qui vient d'être rapporté, le paratexte, tout hybride qu'il est, s'explique par son emplacement que traduisent la métaphore du «*seuil*» et sa fonction d'*accompagnement*, s'il est, répétons-le, frontière-«*seuil*» entre texte et hors-texte et, à la fois, hors-texte qui accompagne le texte, il fonde son statut ontologique sur la proximité, voire la contiguïté matérielle avec le texte. *Son être tient à son site* dit Genette. Une éventuelle contradiction qui serait d'appartenir en même temps à l'espace externe au livre et à la zone frontalière du livre s'avère définitivement apparente. L'acception première et logique du concept *paratextualité*, si l'on se tient au sens inhérent que lui donne Genette lui-même, reste attaché au paradoxe du préfixe *para*.

Telle est, par ailleurs, l'acception développée par Danuta Danek, tout au cours de son étude. Le paratexte auquel on attribue le sens d'un hors-texte, mais d'un hors-texte immédiat, c'est bien celui de Philippe Lejeune qui s'y était intéressé en 1975 déjà dans son *Pacte autobiographique*. La métaphore que Lejeune avait alors forgée – «*frange*» – indique bien l'immédiateté à laquelle nous pensons. Pareil pour Fernand Hallyn et Georges Jacques quand ils présentent les „Aspects du paratexte”³.

Par contre, Gérard Genette élargit tout à fait consciemment son propre champ notionnel et – sans perdre de vue le paradoxe du préfixe *para* – apporte quelques nuances. C'est avec sa maestria terminologique habituelle qu'il propose la distinction entre le *péritexte* et l'*épitexte* où, évidemment, de nouveau, l'étymologie des préfixes a un sens. Ces préfixes grecs situent la terminologie genettienne dans l'espace du livre et de tout ce qui l'accompagne de manière que, *para* signifiant «à côté de», *peri*-texte désigne «autour (de)» et *epi*-texte «sur». L'auteur de *Seuils* explicite en plus sa distinction par le recours à une formule quasi scientifique qui dit que: *paratexte* = *péritexte* + *épitexte* (p. 11).

Cela étant, le *péritexte* recouvre donc la matérialité et la globalité du livre dans le sens qu'a ici le hors-texte immédiat. C'est tout ce qui se trouve à l'extérieur immédiat du texte, c'est ce qui est *para* compris toujours comme hors-texte et la frontière entre texte et hors-texte. Même si Gérard Genette place la frontière plus à l'extérieur et que le *seuil* s'avère beaucoup plus un «*vestibule*» borgesien que le véritable pas de la porte (du livre évidemment), le *péritexte* garde l'acception canonique de la paratextualité.

³ Tel est le titre de leur chapitre in M. Delcroix, F. Hallyn et autres, *Méthodes du texte*, Duculot, 1987.

L'inventaire que dresse Genette dans la table des matières de son étude permet de dissiper tous les doutes. Le premier type de messages paratextuels comporte: péri-texte éditorial, nom de l'auteur, titres, prière d'insérer, dédicaces, épigraphes, préfaces, intertitres et notes. Il est tout de même à mentionner que c'est justement au paratexte péri-textuel que l'auteur de *Seuils* consacre la majeure partie de son ouvrage.

Quant à l'épitéxte, Genette (1987: 316) propose quelques définitions dont celle qui paraît essentielle:

Est épitéxte tout élément paratextuel qui ne se trouve pas matériellement annexé au texte dans le même volume, mais qui circule en quelque sorte à l'air libre, dans un espace physique et social virtuellement illimité [...].

Dans le raisonnement de Genette, accepter ce qui n'est pas annexé au texte et en faire du paratexte s'explique par l'argument que nombreux peuvent contester qui est de dire qu'il existe des lecteurs pour lesquels le *seuil* du livre, l'opportunité de faire sa connaissance, passe par – c'est son exemple – l'interview. Quoiqu'il en soit, il est à noter que de toute évidence l'épitéxte, dans cette acception, recouvre le domaine que des critiques d'obédience structuraliste, génétique ou sociologique nomment le plus souvent le métatexte, le métadiscours auctorial et/ou non-auctorial, l' autour-texte opposés à l'entour-texte.

L'interview qui sert ici d'exemple appartient à ce que Genette nomme *épitéxte public* où sont énumérés encore réponses publiques, médiations, entretiens, colloques, débats, autocommentaires tardifs. L'autre catégorie est l'*épitéxte privé* où l'on trouve correspondances, confidences orales, journaux intimes et, *last but not least*, avant-textes. Comme on le voit d'après cette liste, l'épitéxte dans cette acception où, de toute évidence, il n'est pas hors-texte immédiat, reste en quelque sorte hors-texte plus libre et plus à distance qui circule autour du texte. Une telle acception d'*autour-texte* entrerait en conflit avec «autour (de)» désignant déjà *peri*-texte. Ensuite, dire cela demanderait d'ajouter encore comme rectificatif que de cette manière on devrait accorder un statut spécial aux avant-textes qui ne sont que rarement des *autour-textes*. Il va sans dire que la notion d'avant-texte a la connotation temporelle et se définit, selon la formulation d'un autre article de P.-M. de Biasi (1990a: 25), comme «texte en travail, saisi et interprété dans le temps de son devenir-texte».

Quant à la situation du paratexte *épitéxtuel*, des doutes persistent même si, pour l'avant-texte précisément, la systématisation temporelle genettienne en paratexte *antérieur*, *original*, *ultérieur* et *tardif*, *posthume* et *anthume* (ce dernier par emrunt à Alphonse Allais, note Genette) semble utile. Le second de la série pourrait servir pour traduire cet état pré-textuel dont la critique génétique établit les quatre phases: pré-rédactionnelle, rédactionnelle, pré-éditoriale et éditoriale.

Le paratexte «*épitéxtuel*» *original* reste bien le domaine de la critique génétique dont l'intérêt principal est contraire à la majorité des approches critiques. La critique génétique, nommée aussi la génétique textuelle ne s'intéresse pas à l'oeuvre publiée prise pour définitive, mais a pour objectif essentiel l'étude de la genèse de l'oeuvre. Les objectifs de la critique génétique font qu'il est difficile d'accorder à l'avant-texte le statut d'un *autour-texte*. Et derrière les éditions critiques, même du type *Pléiade* en France, il y a un autre public et une autre pragmatique.

Il y a encore un aspect de l'*épitexte privé* dont la mise en évidence nous semble fort concluante pour la problématique du paratexte où, au départ, c'est la matérialité du livre en tant que texte-objet achevé et des relations qu'il entretient avec ses avant-textes (manuscrit, brouillons) qui pose des problèmes de base. Gérard Genette le décrit en termes de *confrontation*:

[...] Car le plus important, mais aussi le plus ambigu des effets d'avant-texte est peut-être la manière dont, entourant le texte «final» de toute la masse, parfois énorme, de ses états passés, l'étude génétique confronte ce qu'il est à ce qu'il fut, à ce qu'il aurait pu être, à ce qu'il a failli devenir, contribuant ainsi à relativiser, selon le vœu de Valéry, la notion d'achèvement à brouiller la trop fameuse «clôture», et à désacraliser la notion même de Texte.

La relativisation qu'évoque Genette se situe au carrefour de nombreuses tendances critiques actuelles qui, de concert, voient dans le «Texte» un lieu de constantes transformations beaucoup plus qu'un objet matériel aux valeurs esthétiques défini une fois pour toutes.

Il ne fait donc aucun doute que les études de l'*épitexte privé* (d'essence génétique ou *avant-textuelle*), comme par ailleurs l'ensemble des études paratextuelles, se situent à l'opposé de la philologie traditionnelle du type lansonien. Disons, même si cela va de soi, que ces études font en même temps abstraction de l'intérêt majeur de toute critique d'identification, comme l'herméneutique, aussi bien diltheyenne que gadamérienne, ou le bergsonisme. Au moment de la lecture ou de l'interprétation, l'intérêt critique ne passe plus uniquement par la reconstruction de l'esprit du temps (*Zeitgeist*) ni de l'*expérience vécue* (*Erlebnis* de Dilthey) de l'auteur.

Le déplacement des accents entraîné par la confrontation et la relativisation, telles qu'elles viennent d'être esquissées, trouve encore une autre conséquence. On pourrait qualifier celle-ci aussi bien de moderne que, si l'on veut, de postmoderne. Faisant allusion à la formule citée de P.-M. de Biasi (1990: 25), nous tenons à ajouter que l'interprétation du «texte en travail» dans le temps de son «devenir-texte» fait des études discutées ici, paratextuelles et spécialement *avant-textuelles*, un type d'approche poststructuraliste où tout élément analysé prouve à l'évidence la mobilité de la structure. Genette (1987: 369–70) complète l'idée de la confrontation et de la relativisation textuelles ainsi:

Si la formule de Jacques Petit, peut-être à son tour trop fameuse, «Le Texte n'existe pas», n'est sans doute qu'une provocation, cette provocation est certainement salutaire par cette mise en garde: que l'oeuvre est toujours peu ou prou *in progress*, et que l'arrêt de ce travail comporte toujours, comme la mort elle-même, une part d'accident.

In progress, «devenir-texte», ajoutons *productivité dite texte* de Julia Kristeva, montrent et démontrent que le texte est le résultat d'un processus de fabrication et que, comme tel, dans la société, il fonctionne dans toute sa matérialité. Le statut paradoxal du paratexte nous amène ainsi à reconsidérer le phénomène de la lecture des textes littéraires et d'en nuancer des approches.

BIBLIOGRAPHIE

Bibli. Ja

- P.-M. DE BIASI (a), „L'avant-texte” in *Le Grand Atlas des Littératures*, Encyclopedia Universalis France, 1990.
- P.-M. DE BIASI (b), „Les points stratégiques du texte” in *Le Grand Atlas des Littératures*, Encyclopedia Universalis France, 1990.
- Danuta DANEK, *Dzielo literackie jako książka*, PWN, Warszawa 1980.
- Gérard GENETTE, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Éd. du Seuil, Paris, 1981.
- Gérard GENETTE, *Seuils*, Éd. du Seuil, Paris, 1987.
- Gérard GENETTE, « Présentation » in *Poétique* 69 (1987).
- Fernand HALLYN et Georges JACQUES „Aspects du paratexte” in *Méthodes du texte*, M. DELCROIX, F. HALLYN et autres, Duculot, 1987.
- Léo HOEK, *Pour une sémiotique du titre*, Università d'Urbino (Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica, Documents de travail et prépublications 20–21, serie D), 1973.
- Léo HOEK, *La marque du titre. Dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*, Mouton, 1981.
- Le Grand Atlas des Littératures*, Encyclopedia Universalis France, 1990.